J'avais six ans quand est né le bébé des Hampton, nos voisins. J'ai tout de suite été pris de passion pour cette créature adorable dont j'ai oublié le nom, je ne sais même plus si c'était un garçon ou une fille, mais j'adorais le prendre dans mes bras, le sentir et l'embrasser : je pouvais l'observer pendant des heures, l'étudier sous tous les angles. Je pense qu'il m'appréciait, lui aussi, puisqu'il se laissait faire, et me souriait.

Il a grandi, il marchait, j'attendais avec impatience le jour où je pourrais faire le baby-sitter. Malheureusement, mon père nous a annoncé que nous devions quitter San Jose pour nous installer à Reno, dans le Nevada : il avait trouvé du travail là-bas.

Reno était une petite ville, mais très célèbre à cause de ses mariages – une législation spéciale du Nevada permettait de s'y marier facilement en quelques minutes. Une ville d'amoureux pressés, parfois en fuite, et toujours en route pour la Californie, la mer, le soleil de San Francisco et tout ce que nous laissions derrière nous.

Reno avait longtemps été la ville la plus importante de l'État du Nevada, elle était riche, grâce à ses casinos où les Californiens venaient perdre leur argent, les jeux de hasard étant interdits dans l'État de Californie. Mais après la guerre de 1940, Reno a été dépassée par Las Vegas avec ses casinos géants, ses hôtels cinq ou six étoiles, ses matches de boxe, et toutes ses vedettes de music-hall. Reno aurait définitivement sombré dans l'oubli et le ridicule si, un beau jour, quelques promoteurs n'avaient décidé de prendre le taureau par les cornes et de réveiller cette cité endormie.

Tracé de routes, aéroports, grands magasins, il fallait tout construire, et c'est alors que mon père s'est fait embaucher comme grutier sur le chantier du Peppermint Resort, destiné à devenir le nouveau palace de la nouvelle Reno.

Le jour du départ, j'étais un peu triste. Je suis allé frapper à la porte des Hampton pour leur demander si je pouvais dire au revoir à leur bébé.

– Et je voudrais rester avec lui un moment.

Ça les a un peu étonnés :

– Un moment ? Pour quoi faire ?

– Un dessin. Je voudrais le dessiner.

– Tu ne veux pas plutôt une photo ?

– Non, un dessin.

– Tu sais dessiner, toi ?

Je ne m'étais jamais posé la question : est-ce que je savais dessiner ? Il fallait bien essayer un jour.

– Il me faudrait du papier et un crayon, j'ai dit.

– Ben voyons.

Mr Hampton me trouvait culotté, mais il est allé me chercher ça. Et je me suis retrouvé tout seul avec le bébé. Il dormait. C'était l'heure de la sieste, la lumière passait à travers le store vénitien et faisait des raies sur le mur qui s'étiraient jusqu'au berceau. Je suis monté sur la chaise, m'asseyant sur le dossier, et j'ai commencé à faire semblant de dessiner, au cas où les Hampton viendraient vérifier. La tête, ronde, les épaules rondes aussi, un bébé, ce ne sont que des courbes, des bourrelets, des genoux, des fesses, des petits boudins à la place des mains. Je faisais donc des ronds sur ma feuille, sans vérifier le résultat, simplement je sentais entre mes doigts quelque chose d'agréable, de joyeux, et de très étonnant, parce que à la fin le bébé était là, sur le papier, son profil, ses formes, et aussi, comment dire, on sentait l'épaisseur de son sommeil, comme si le papier avait absorbé le mouvement de ses épaules, doucement soulevées par sa respiration, une respiration à peine perceptible, régulière, tranquille. C'était le dessin d'un bébé tranquille, fait par un dessinateur tranquille : moi.

J'étais vraiment étonné. J'avais tellement entendu dire que le métier d'artiste demandait des années et des années d'étude avant d'arriver à quelque chose et de pouvoir passer à la télé pour en parler et dire, comme tous ceux qui avaient réussi : « C'est 90 % de transpiration et 10 % d'inspiration. » Je n'avais pas du tout transpiré. C'était venu comme ça. Je n'avais pas non plus senti le « souffle de l'inspiration » me traverser. Pourtant, en voyant mon dessin, et après l'avoir tourné dans tous les sens, je devais me rendre à l'évidence : je savais dessiner, et ça avait été tellement fastoche que je n'en tirais guère de fierté. J'étais simplement heureux de pouvoir emporter un souvenir du bébé que j'aimais tant. J'ai plié le dessin en quatre et je suis sorti de la chambre.

– Ça y est, j'ai dit à Mr Hampton, c'est fini.

– Fais voir.

– Pardon ?

– Ben, montre-moi ton dessin.

– Pourquoi ?

– Tu ne sortiras pas d'ici avant de m'avoir montré ce dessin.

Je l'ai sorti de ma poche et je l'ai déplié, mais sans le lui donner, c'est lui qui, aussitôt après l'avoir aperçu, me l'a arraché des mains.

Impossible de le récupérer.

Il a appelé sa femme :

– Samantha ! Samantha ! Viens voir ça tout de suite !

Je me suis senti en danger :

– Rendez-moi mon dessin, Mr Hampton, s'il vous plaît, je dois partir. Mes parents m'attendent.

J'étais au bord des larmes. Mrs Hampton a vu le dessin, elle a poussé un petit cri, du genre *« Oh, my God ! »*, et elle a foncé chercher mes parents.

Je n'en pouvais plus. Je commençais à regretter cette histoire de dessin.

Mon père est arrivé, ils lui ont montré mon dessin :

– C'est David qui a fait ça ?

– Si je vous en donne cent dollars, Mr Belting, ça vous va ? Nous, on n'a que des photos à la con. Tandis que ce dessin-là, ma parole, on va l'accrocher dans le salon. C'est autre chose, c'est de l'art. Votre fils pourra en faire d'autres, doué comme il est.

James Hampton agitait son billet de cent dollars, j'attendais que mon père le prenne. Mais rien. Il était pétrifié, son regard allait du dessin à mes mains, et de mes mains au dessin : il n'arrivait pas à faire le rapprochement. Ça a duré un certain temps, les secondes sont longues dans ces cas-là, et, finalement, je ne sais quelle folie s'est emparée de lui, mais il a dit à James Hampton :

– Garde ton argent, Jimmy, et pour le dessin, considère que c'est notre cadeau d'adieu.